

Margaret Laurence, Verena Stefan, Jacob Wren

Hélène Rioux

Numéro 134, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36572ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2009). Compte rendu de [Margaret Laurence, Verena Stefan, Jacob Wren]. *Lettres québécoises*, (134), 29–30.



☆☆☆☆

Margaret Laurence, *Une divine plaisanterie*, traduit de l'anglais par Édith Soonkindt, Québec, Alto/Nota bene, 2008, 336 p., 18,95 \$,

Merveilleuse Margaret Laurence

L'ange de pierre, premier volet du cycle de Manawaka de Margaret Laurence, m'avait profondément touchée. Le deuxième tome, *Une divine plaisanterie*, est animé d'un souffle tout aussi puissant.

La nuit ressemble à une grande roue gigantesque qui tourne dans le noir très lentement, au rythme d'un seul tour par heure, une lenteur interminable. Et j'y suis collée, ou ficelée, comme du papier, une photo, sans substance, incapable de m'ancrer, incapable d'arrêter cette lente révolution nocturne. (p. 44)

Voilà comment se sent Rachel Cameron dans la nuit de sa chambre, cherchant le sommeil. Elle rêve éveillée — une forêt ou une plage, un homme au visage indistinct, le « prince fantôme », vêtu d'un jean moulant laissant deviner son sexe gonflé, elle y pose sa main, ils s'allongent sur le sol, s'enlacent, leurs peaux glissantes... C'est « juste pour parvenir à dormir », se justifie-t-elle, un peu honteuse. Pour apaiser la fièvre, la détresse profonde, pour meubler la solitude. Prendre un peu de repos avant d'affronter le nouveau jour. Se sentir vivre enfin.

UNE EXISTENCE ÉTRIQUÉE

Rachel, trente-quatre ans, est institutrice à l'école primaire de Manawaka, la petite ville du Manitoba où elle a vu le jour. Extérieurement, il ne se passe pas grand-chose. Elle enseigne, puis, sa journée de travail terminée, elle rentre à la maison, au-dessus du salon funéraire que son père exploitait avant sa mort, et s'occupe de sa mère, une femme malade et manipulatrice. Les journées se suivent, inexorablement pareilles, et Rachel a le sentiment d'étouffer. D'atroces migraines l'assaillent. Elle ne voit pas d'issue. Son horizon semble à jamais bouché. De nombreuses familles recèlent dans leurs placards ce genre de personnage, la tante vieille fille sacrifiée qu'on a désignée pour prendre soin des parents, qui n'a pas vu la vie passer.

Quelques événements, quelques distractions ponctuent l'existence étriquée de Rachel : une soirée au cinéma, une autre au Tabernacle, groupe religieux plutôt fanatique où l'entraîne à son corps défendant sa collègue Calla. Et la préparation des petits sandwiches quand sa mère reçoit des amis pour le bridge.

Extérieurement, c'est comme ça. Mais intérieurement, Rachel est un volcan. Des sentiments, des désirs violents bouillonnent en elle. Aucun exutoire ne s'offre, aucun n'est possible.

LE PRINCE FANTÔME

Au début des vacances scolaires, elle croise Nick, le fils du laitier, qu'elle a connu dans son enfance et n'a pas revu depuis des années. Il enseigne lui aussi, mais à Winnipeg, dans une école secondaire. Il l'invite au cinéma, l'embrasse à la fin de la soirée. Elle perdra dès la deuxième rencontre sa virginité au bord de la rivière — une affaire un peu moche, bâclée en cinq minutes, et qui la laisse inassouvie. Dans la réalité, le prince fantôme de ses rêves se révèle, il faut l'ad-

mettre, d'une affligeante médiocrité. Mais médiocre ou non, Rachel est résolue à vivre cette passion. La première. La seule, peut-être. Elle veut la vivre. Ils se reverront à quelques reprises au cours de l'été, feront l'amour dans la maison des parents de Nick, sans jamais vraiment se parler — c'est quand elle est seule qu'elle lui parle, ensemble, ils ne se disent que des banalités — et sans que Nick prenne de précautions. Selon lui, c'est à elle de voir à ça.

Tu... feras le nécessaire en rentrant chez toi ?
— *Bien sûr.* (p. 159)



Faire le nécessaire. Mais la pauvre Rachel sait-elle comment on fait le nécessaire? N'ayant personne auprès de qui s'informer, elle profite de l'absence de sa mère pour farfouiller dans d'antiques accessoires rouillés. Des scènes sordides sont relatées. On frémit avec elle. Et quand, à la fin de l'été, Nick partira sans même un mot d'adieu, elle se croira enceinte et, complètement démunie — n'oublions pas que nous sommes dans les années 1960, dans une petite ville du Manitoba —, elle songera, désespérée, aux différentes options possibles. Avorter. Garder l'enfant. Se suicider.

Quelle que soit la solution — je ne la révélerai pas —, Rachel s'acheminera vers une sorte de libération.

Non, il ne se passe finalement pas grand-chose dans *Une divine plaisanterie*. Et pourtant, Margaret Laurence a brossé dans son roman un personnage de femme aussi bouleversant que la Hagar Shipley de *L'ange de pierre*. Elle pourrait être ridicule, cette vieille fille « séduite et abandonnée ». Elle ne l'est pas. Et si son histoire est sordide, elle-même ne l'est jamais. Elle est pathétique, profondément humaine avec ses forces et ses faiblesses, criante de vérité.

« Merveilleuse Margaret Laurence », conclut Élise Turcotte dans la préface. Je pense comme elle. Merveilleuse Margaret Laurence.

☆☆ 1/2

Verena Stefan, *D'ailleurs*, traduit de l'allemand par Louis Bouchard et Marie-Elizabeth Morf, Montréal, Hélio trope, 2008, 245 p., 24,95 \$.

En terre étrangère

Le problème, quand on vient de lire un auteur comme Margaret Laurence, c'est que la barre se trouve placée très haut. On est en grand danger d'être déçu en abordant un autre livre.

D'ailleurs, de Verena Stefan, nous présente une narratrice, suisse de langue allemande, qui immigre au Québec pour vivre avec son amie Lou. Peu à peu, elle apprend à apprivoiser son nouvel environnement — les mots, les paysages, la nourriture, la façon de vivre. Étonnement et émerveillement se mêlent dans une prose soignée, bien qu'un peu

monocorde, truffée de mots anglais, parfois allemands, en italiques.

Par la porte entrouverte, tu vois un chat se glisser à l'intérieur par la cbatière, broussailleux, rempli des odeurs de la forêt, des pistes, et il disparaît aussitôt, totally absorbed in the adventure called life... (p. 26)



Et ça se poursuit sur le même ton, par petites touches, promenades dans la ville, séjours à la campagne, passage des saisons, discussions entre amies. Des noms surgissent au fil du récit sans qu'on sache vraiment qui sont ces femmes, quels liens existent entre elles et la narratrice. Des bribes du passé en Suisse s'immiscent çà et là. Comment c'était là-bas à Noël, comment on le vit ici.

Vers le milieu du récit, la narratrice apprend qu'elle a le cancer du sein. Le ton change imperceptiblement.



VERENA STEFAN

L'ÉMOTION NE PASSE PAS

On voudrait être touché, car c'est bien sûr une tragédie qui nous est racontée. L'auteure nous décrit la consternation, le déni, la peur, le désespoir. On voudrait entrer dans cette peur, cette douleur. Il y a les traitements à l'hôpital, les malaises, la chute des cheveux, le réconfort que tentent d'apporter les amies. Mais l'émotion ne passe pas et c'est dommage. Il y a trop de distance entre l'émotion et l'écriture. Est-ce voulu? On a l'impression que l'auteure se «regarde» écrire.

L'image d'un lac me venait souvent à l'esprit pendant cette lecture. Une surface étale, opaque, agitée parfois de frissons très légers, et sur laquelle se mire la vie. Sauf que la vie, elle, est ailleurs.

Née à Berne, Verena Stefan est l'auteure de *Mues*, un roman féministe traduit en huit langues.

☆ 1/2

Jacob Wren, *La famille se crée en copulant*, traduit de l'anglais par Christophe Bernard, Montréal, Le Quartanier, 2008, 160 p., 18,95 \$.

Fragments peu convaincants

La quatrième de couverture de *La famille se crée en copulant* nous parle du «roman fragmenté d'un esprit inquiet et paranoïaque». Je veux bien. Sauf que ces fragments sont en fin de compte peu convaincants.

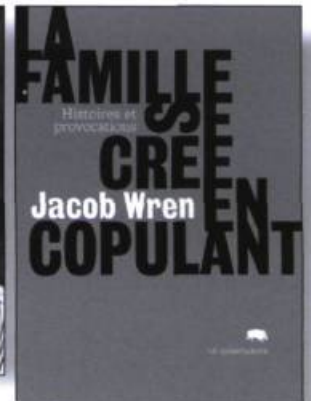
Rendons toutefois à César ce qui lui appartient: le titre est intrigant, le sous-titre, *Histoires et provocations*, alléchant, les premières pages sont plutôt sympathiques. Le ton est désinvolte, on sent un auteur qui observe la vie avec une sorte de circonspection amusée. Pourquoi pas, au fond? Autodérision, cynisme, etc. D'habitude, c'est efficace.

Mais le processus, car c'en est un, devient vite un peu lassant et, pour dire la vérité, il n'y a pas grand-chose de neuf sous le soleil. Quant aux provocations promises, je les ai cherchées en vain. J'ai par contre trouvé une suite de monologues un peu convenus, d'interminables dialogues dans lesquels rien, ou presque, n'est dit. Un exemple:

Vous voyez ce que je veux dire?
Eh bien...
Ce n'est pas que je ne vous croie pas.
Non.
C'est que vous avez l'air d'avoir peur. Je ne suis pas certain que ce soit bon pour vous d'avoir peur comme ça.



JACOB WREN



OK.
Comprenez-vous ce que j'essaie de vous dire?
Oui, mais...
Qu'est-ce que j'essaie de vous dire?

Je ne sais pas. (p. 111-112)

Et ça s'éternise comme ça pendant quinze pages! Moi, après quelques répliques, j'en avais déjà assez. J'aurais raccroché.

Note à moi-même: être cynique ou déprimé devant les choses ne les a jamais rendues meilleures. (p. 151)

C'est sur cette réflexion que s'achève le roman de Jacob Wren. On ne saurait mieux dire.

La version scénique de *La famille se crée en copulant* a été présentée dans une dizaine de pays dont la France, l'Allemagne, le Japon et le Pays de Galles. Je me dis que c'était peut-être fait pour être vu et entendu plutôt que lu. Du moins, j'espère que les spectateurs se sont moins ennuyés.